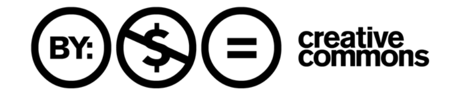


Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée

La perception de la frontière aux approches de l'an mil de notre ère

André Miquel



André MIQUEL

LA PERCEPTION DE LA FRONTIÈRE AUX APPROCHES DE L'AN MIL DE NOTRE ÈRE

Une frontière se définit naturellement par une référence à l'autre, mais aussi, face à celui-ci, par le sentiment d'une unité interne, d'un tout auquel on appartient et qui suppose un minimum de cohésion politique, économique et culturelle : à la frontière extérieure répond, en principe, l'absence de limites ou obstacles internes. Pour nous enfin, aujourd'hui, une frontière se matérialise, sur le terrain, par des procédures de contrôle, économique notamment. Qu'en est-il du côté du monde musulman, vers la fin du xᵉ siècle de notre ère?

On peut se demander d'abord s'il existe une définition théorique de la frontière, que l'on pourrait chercher chez les juristes, les politiques ou, pourquoi pas, les philosophes. Qu'elle existe ou non, il me paraît plus intéressant — c'est là, en tout cas, le propos que je me fixe ici — de voir si l'on peut parvenir à une définition sensible de la frontière, si celle-ci est ressentie comme un vécu, du moins par ceux qui ont à la franchir. J'interrogerai pour cela un corpus qui offre l'avantage d'une remarquable unité, je veux dire les géographes arabes. Ce sont en effet des gens moyens. Socialement, ils appartiennent à ce que nous appellerions une petite ou toute petite bourgeoisie : culturellement, ce ne sont pas des savants, des lettrés au sens noble du terme, pour l'époque : idéologiquement, enfin, sunnites ou chiites, ils récusent les extrêmes de tout bord et prêchent un Islam rassembleur, un Islam très largement majoritaire. A défaut, donc, d'une conscience populaire qui est la grande absente de la littérature arabe classique, nous tenons là, avec eux, dans la description de ce monde qui est le leur, ce qui pourrait bien être une conscience de base ou moyenne, celle, en tout cas, d'un musulman honorablement cultivé, mais sans plus, aux approches de notre an mil.

Je commence par les absences. Et d'abord la plus étonnante : celle du lexique. Le terme arabe de la frontière, du moins celui qui est employé aujourd'hui, *h'add*, appartient à une racine exprimant l'idée d'un aigu, mais d'un aigu qui fait la différence. On l'emploie par exemple pour une crête, pour le fil d'un couteau ou autre instrument tranchant. De la même façon, le terme désigne en droit, au pluriel (*h'udûd*), les peines légales, dont on peut clairement trancher en référence à une jurisprudence parfaitement connue et sans ambiguïté. Ce mot, malheureusement, est absent de nos textes ou, plus précisément, il s'emploie au simple sens de limite, pour un pays intérieur au monde de l'Islam, le territoire d'une ville par exemple, ou pour ce monde dans son ensemble, quand on veut, notamment, préciser son assise territoriale sur la carte du monde. Rien en tout cas qui s'apparente, à travers lui, à ce que nous nommons frontière, avec ses contrôles obligés.

Autre mot possible : celui de *takhm*, mais c'est plutôt la marge, les confins. Deux autres termes enfin, plus spécialisés. *Ribât'* désigne la forteresse où des volontaires, éventuellement renforcés par des soldats de profession, viennent partager leur temps entre les exercices pieux et militaires, et monter la garde contre les incursions possibles de l'ennemi : turc en Asie centrale, byzantin en Anatolie et sur les rivages de Tunisie, d'Égypte et de Syrie. *Thaghr* est tout interstice, et plus précisément, sur le terrain, le passage, le défilé. Au pluriel, *thughûr*, il désigne les places fortes qui gardent le pays face aux armées de Constantinople, mais en Asie Mineure cette fois, ou encore au nord de l'Espagne. En arrière, le dispositif se complète par une seconde série de points forts, les « protections » (*awâçim*); en avant, face aux lignes ennemies, un *no man's land.* On parlerait donc ici, plutôt que de frontière fixe, de pays, au propre, intersticiel.

Absente aussi, ou du moins fuyante, la notion de frontières internes. Étrange, pourtant : si le monde musulman est bien perçu comme un ensemble, désigné sous l'expression, très parlante, de « domaine de l'Islam » (*mamlakat al-Islâm*), il n'en est pas moins, dans les réalités de la politique, éclaté entre les trois califats rivaux de Cordoue, du Caire et de Bagdad. En outre, à l'intérieur de chacune de ces trois obédiences, peuvent s'installer des pouvoirs théoriquement vassaux et indépendants de fait. Enfin, tous ces pays sont quadrillés par un impressionnant réseau d'obstacles à franchir, sous la forme des innombrables taxes, péages, octrois et autres redevances qui vous attendent un peu partout.

Or, que voyons-nous? Malgré tant et tant de virtualités de frontières internes, celles-ci ne débouchent pas sur une existence véritable. Les barrières au voyage commercial n'empêchent pas que celui-ci se fait, mieux : un même ensemble économique, vécu dans le réel et dans les consciences, s'impose par delà les impôts et les contrôles. Et par delà, aussi, les prétentions de la politique : vus sous l'angle de la frontière, les trois califats ou tel ou tel pouvoir local ne constituent pas autant de territoires d'États, dûment bornés, mais plutôt des mouvances.

Ces absences soulignées, il faudra bien pourtant essayer de voir en quoi consistent la réalité et la conscience de la limite, puisqu'on ne peut pas faire qu'elle n'existe, là, sur le terrain. Une première définition possible serait demandée au contours mêmes du pays frontalier. Premier cas : la frontière nettement marquée, « naturelle » pourrait-on dire, avec le Sahara. Naturelle, oui, par une triple référence : par rapport au désert qui la marque et fait figure de séparation majeure, même si des marchands le traversent, pour le sel dans un sens, l'or et les esclaves dans l'autre; par rapport à un monde résolument autre, ensuite : monde de la négri-

tude et de l'impiété caractérisée. Deuxième cas : la frontière floue, celle du Caucase, mosaïque d'ethnies, de pouvoirs, de langues et de religions, où l'Islam pénètre par place. Frontière mobile, enfin : face à l'Espagne chrétienne et surtout à Byzance. Ici, le va-et-vient de la frontière, au gré des campagnes programmées par les deux puissances, s'inscrit dans un ordre de choses qui relève plus de la politique que des conditions naturelles, la frontière n'est pas autre chose que le pays régulièrement disputé.

Chacune de ces réalités frontalières peut déboucher, ici ou là, sur un concept qui en est comme l'expansion attendue. La frontière naturelle devient, sous sa forme parfaite, frontière cosmique. A l'extrême Occident, sur l'Antlantique, là où, dit-on, une statue interdit aux hommes d'aller plus loin, et pour cause, l'Islam a réussi puisque les limites de son domaine coïncident avec celles de la terre habitée. En Asie centrale, face au Turc, ou dans la vallée de l'Indus, aux portes d'un autre monde, c'est le mythe qui prend le relais de la frontière floue : l'épaisseur de la steppe, sur le fond légendaire du mur de Gog et Magog, ou les prestiges du continent indien, pays d'or et d'idoles, attirent et inquiètent à la fois un Islam en attente d'aventure : la réussite est ici de l'ordre du possible, sans plus. Mais elle devient de l'ordre du devoir avec la frontière mobile, face à Byzance, encore elle. Sur ces terres de l'Anatolie contestée, c'est l'idéologie qui commande, depuis le Coran qui a désigné l'empire de Constantinople comme l'ennemi privilégié, la future et royale conquête, pour l'instant orgueilleuse, à l'abri au fond de ses détroits ou au bout de la longue marche anatolienne, Byzance qui a refusé de se convertir et offre comme un modèle dévoyé et pervers de la puissance de l'État.

Resterait à se demander, au delà de toutes ces situations de fait ou de conscience, s'il n'existe pas tout de même une définition ou une perception globale de la frontière, fondée sur l'appartenance à un même domaine, celui de l'Islam, distinct, en bloc, de l'étranger. La géopolitique du temps assigne aux cinq grands peuples de l'univers des aptitudes et dispositions particulières, pour l'essentiel : aux Turcs, la guerre; à Byzance, l'alchimie et la mécanique; à l'Inde, la médecine et l'astronomie; aux Chinois, l'artisanat; aux Arabes enfin, le Verbe, sous sa plus haute forme, poésie pour le profane, Coran pour le sacré. Il s'agit-là de tendances majoritaires, non exclusives d'une participation moindre de tel peuple aux qualités de tel autre. Sauf sur un point, le dernier et plus particulièrement celui qui touche à la religion. La vérité révélée étant le privilège exclusif de l'Islam, cette appartenance fait qu'il n'y a pas transition, mais coupure brusque au contraire, lorsque l'on quitte les terres d'Islam pour se retrouver à l'étranger. Cette frontière-là n'est sans doute que psychologique, mais elle se perçoit chaque fois avec netteté, intensité et conviction.

Et d'autant plus qu'elle confine, sur le plan interne, à un profond sentiment d'unité. Le domaine de l'Islam (*mamlakat al-Islâm*) n'est pas seulement, malgré les divergences politiques et les barrières économiques de l'impôt indirect, un tout qui vit, matériellement, d'une même vie. Plus important sans doute encore est le sentiment d'une unité culturelle indestructible, par le recours à une langue commune, la même perception du temps quotidien, l'usage d'une religion unique ou presque, la participation, enfin, à un même savoir et une même culture.

L'unité interne trace ainsi, pour les confins de l'Islam, la meilleure des frontières : celle qui, au-delà des territoires contestés ou des appareils militaires, dit à tous que l'Islam est définitivement chez lui sur les terres qu'il s'est conquises. En

en attendant d'autres, peut-être : la *mamlakat al-Islâm* n'est pas à proprement parler le *dâr al-Islâm*, le domaine pour l'instant arrêté à ces marges, mais qui a vocation, de par le caractère universel de la Révélation, à s'étendre un jour, si Dieu le veut bien, à toute la terre des hommes.